

ORTESE Anna Maria (1914-1998), *Il mare non bagna Napoli*, (1953, rééd. Gli Adelphi, 1994)



« *Io sono una persona antipatica* » déclarait Anna Maria Ortese dans une interview accordée deux ans avant sa mort. C'est, en effet, un regard dénué d'empathie qu'elle porte sur Naples, ses habitants, sur le Sud (*Sud* est aussi le nom d'un groupe et d'une revue célèbre à laquelle elle collabora) et dont le recueil, publié pour la première fois en 1953, témoigne. Le regard et la plume acérés d'Anna Maria Ortese surprennent par l'écart qu'ils creusent avec le Néoréalisme en vigueur dans l'après-guerre. On trouve certes le même besoin de rendre compte *objectivement* de la réalité dans ses aspects les plus noirs, les plus dérangeants, les plus décourageants, le même besoin d'interroger la *cronaca*, de témoigner. Mais l'humanité si présente dans les œuvres majeures du Néoréalisme, la sympathie, la solidarité sont absentes de cet univers féroce et impitoyable où les humains ne se différencient que très peu des animaux, insectes et autres rapaces. C'est avec la même sévérité qu'elle brosse les portraits sans concession des intellectuels du groupe Sud.

Antipathique, oui, son regard est antipathique. Même si la préface et l'épilogue ajoutés dans l'édition de 1994 nuancent le propos. Et pourtant le lecteur se laisse prendre au charme délétère de cet univers remarquablement représenté. Il cède à l'emprise sournoise d'une langue qui fouille dans le sordide avec le vain espoir d'y trouver un peu de vie, un peu d'espoir. Mais la quête est vaine : le regard sans concession d'Anna Maria Ortese renvoie à un constat sans appel. La nature (sexe, faim, misère) asservit la raison qui s'endort, les intellectuels, contaminés par le mal endémique qui n'épargne personne s'étant eux-mêmes laissés gagner par l'apathie et l'immobilisme.

La meilleure approche, pour comprendre Anna Maria Ortese, est sans doute de s'interroger sur l'importance du regard, comme nous invite à le faire la première nouvelle, *Un paio di occhiali*. Voir, voir mieux, voir autrement, choisir de ne pas voir ? C'est le problème d'Eugenia, la jeune protagoniste, mais aussi celui de l'artiste dans son rapport conflictuel au monde.

La nouvelle qui suit, *Interno familiare*, est un joyau de délicatesse. L'annonce du retour d'Antonio, « *un giovane al quale lei aveva pensato* » va réveiller chez Anastasia des émotions et des rêves, « *un sentimento oscuro quanto straordinario* » que l'asservissement à la famille et le renoncement à vivre feront taire aussitôt. La place d'Anastasia, jeune femme (vieux fille ?, elle frise la quarantaine) disgracieuse mais élégante, est à la maison, cette maison qu'elle partage avec sa mère et ses frères et sœurs qu'elle entretient grâce à son travail. Une maison où la vie est factice même le jour de Noël et où la mort menace. Dans cet univers mortifère Anastasia affronte seule les questions de l'amour, de la mort et du sens de la vie. Avec un art consommé du récit Anna Maria Ortese emporte l'adhésion du lecteur dans le refus des clichés et d'une écriture émotive auxquels elle préfère une vision distanciée.

Louissette CLERC

mars 2016

ORTESE Anna Maria, *La mer ne baigne pas Naples* (trad. fr. du précédent par Louis Bonalumi, Gallimard 1993, 208 p.)



Pour qui s'engage dans ce texte une question surgit dès le choc de la première nouvelle intitulée sobrement *Une paire de lunettes* : qui est cette auteure, d'où vient-elle ? Après avoir achevé *Intérieur familial* puis les reportages au scalpel sur le relogement provisoire des sans-abri (*La ville involontaire*), sur le Mont de Piété (*L'or de Forcello*) et enfin sur la saga en 6 tableaux de l'échec des jeunes écrivains napolitains devenus des morts-vivants (*Le silence de la raison*), si le lecteur a pu résister au réalisme noir de ces eaux-fortes, il éprouve la nécessité urgente d'une réponse à son interrogation. Ce fut du moins mon cas. L'auteure Anna Maria Ortese, née à Rome en 1914 et décédée près de Gênes en 1998, a vécu sa petite

enfance dans un quartier du port de Naples, partageant avec ses quatre frères et sœurs et ses parents une pièce unique, ce qui ne l'empêcha pas de lire précocement de grands auteurs ni d'écrire très tôt. Elle le revendique : "Je ne suis fille de personne" et date sa vraie naissance à ses 13 ans, quand elle se met à l'écriture. A 77 ans elle se décrira sans indulgence : "ne sait pas ce qu'elle a voulu ni qui elle est" (Auto-dictionnaire des écrivains italiens, 1990).

Vite reconnue (poèmes publiés dès ses 19 ans) mais tout aussi vite aux prises avec des critiques violentes (celles des fascistes en 1933 et celles de ses confrères et amis intellectuels de gauche en 1953 pour la violence des portraits sans illusion qu'elle en fait), elle recevra plusieurs prix dont le Viareggio pour cet ouvrage et le Strega en 1967 pour *Poveri e semplici*. Elle s'insère dans la mouvance du néo-réalisme italien qui fut lancé par le film de Roberto Rossellini, *Rome, ville ouverte* (1945), selon le projet suivant : "filmer (donc écrire) avec style une réalité non stylisée (Panovski). Inutile d'apporter aucun jugement en montrant les choses "parce que les choses portent en elles leur jugement" (Cesare Zavattini).

On évoque en lisant *La paire de lunettes* ou *L'or de Forcello* le malheur sans écho des enfants abandonnés de *Sciucia* (1946) ou des déshérités du *Voleur de bicyclette* (1948) de Vittorio de Sica. Et ceux qui éprouvent de la compassion, parmi les pauvres d'entre les pauvres au Magnum pietatis Opus - que l'auteure rebaptise ironiquement "la grande œuvre pie de la Banque de Naples" - se laissent bernier par une des leurs, car c'est bien là où précisément, nous dit l'auteure, "la mer ne baignait pas Naples".

A travers la force de tous ces récits noirs, qu'on reçoit comme des séquences de films néo-réalistes, transparaissent deux mouvements apparemment contradictoires de l'auteure envers son sujet, lequel est de décrire la monstruosité de Naples et l'état morbide des Napolitains : la révolte contre tant de misères et d'échecs insurmontés et l'attachement à cette mauvaise mère et à ses enfants fatalistes qui ont leur poésie, loin des clichés de carte postale : beauté goyesque du cheminement d'épouvante dans les entrailles des Granili III et IV , scandé par le maigre repère de petites ampoules grésillantes (*La ville involontaire*), émotion dans l'adieu de la narratrice à Naples sous la lumière de l'aube (*Le garçon de Monte di Dio*) ou dans le renoncement d'Anastasia à une vie qui soit la sienne propre (*Intérieur familial*), exemples parmi d'autres dont la qualité prenante du style, constat de la tragédie humaine .

Très publiée en Italie, très traduite en France (Gallimard, le Terrain vague, Verdier, Actes-Sud) Anna Maria Ortese a beaucoup voyagé et erré en Italie, entre Florence, Trieste, Venise et Gênes, sans jamais quitter Naples des yeux. Elle a achevé ses jours dans le dénuement d'une solitude agressive, et le secret de son destin reste un "Mistero doloroso" , pour reprendre le titre de son étrange inédit, publié post mortem en 2012 .

En dépit de tout ce travail d'écriture et d'engagement pour combattre cette misère dont elle fut victime avec les siens dès sa naissance, pourquoi n'a-t-elle pas pu s'arracher à cette souffrance au point de revenir inévitablement boire à sa source ? Faut-il penser qu'à la façon des Napolitains misérables, estropiés et mutiques de ses nouvelles, Anna Maria Ortese a finalement répondu : "Lais' faire à Dieu !".

Nicole ZUCCA
Mars 2016